

## Leçon 10

### Günther Anders et l'obsolescence de l'homme

#### La menace nucléaire

1. *Le délai.* — C'est aujourd'hui que ces termes [fin du monde, apocalypse] prennent un sens sérieux et non métaphysique ; depuis l'année zéro (1945), ils désignent pour la première fois une fin réellement possible. [...] Nous ne vivons plus dans une époque mais dans un délai.

*Le Temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007, pp. 103 et 79.

2. *La bombe n'est pas un moyen.* — ... parce qu'elle est absolument trop grande. Le plus petit de ses effets – si on l'utilisait – serait plus grand que n'importe quelle fin (politique ou militaire).

*L'Obsolescence de l'homme, sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* [1956], Ivrea, 2002, p. 277.

3. *Le « décalage prométhéen ».* *L'homme est devenu plus petit que lui-même.* — Par rapport à la quantité d'angoisse qui est notre lot, que nous devrions ressentir, nous sommes tout simplement des *analphabètes de l'angoisse*. S'il fallait résumer notre époque en une formule, la meilleure serait encore de la qualifier d'« époque où l'angoisse est devenue impossible ». [...] Un exemple : nous pouvons projeter aujourd'hui de détruire sur-le-champ une grande ville et réaliser ce projet à l'aide des moyens de destruction que nous avons nous-mêmes produits. Mais nous représenter cet effet, concevoir vraiment de quoi il s'agit, nous ne le pouvons en revanche que très partiellement. Et pourtant le peu que nous sommes capables de nous en représenter – un vague tableau fait de fumées, de sang et de ruines –, est déjà énorme, comparé à l'infime quantité de sentiments ou de responsabilité que nous sommes capables de ressentir en pensant à une ville détruite. Chacune de nos facultés a donc une limite au-delà de laquelle elle ne s'exerce plus ou au-delà de laquelle elle n'enregistre plus de variations. — *Ibid.*, p. 295 et 298.

#### La honte prométhéenne

4. *Le rejet de l'être-né.* — Ce matin, je crois bien avoir découvert la trace d'un nouveau *pudendum*, d'un nouveau motif de honte encore inconnu dans le passé. Pour le moment, je l'appelle « la honte prométhéenne », et j'entends par là « la honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées ».

J'ai visité avec T. une exposition technique que l'on venait d'inaugurer dans le coin. T. s'est comporté d'une façon des plus étranges, si étrange que j'ai fini par l'observer, lui, plutôt que les machines exposées. Dès que l'une des machines les plus complexes de l'exposition a commencé à fonctionner, il a baissé les yeux et s'est tu. J'ai été encore plus frappé quand il a caché ses mains derrière son dos, comme s'il avait honte d'avoir introduit ses propres instruments balourds, grossiers et obsolètes dans une haute société composée d'appareils fonctionnant avec une telle précision et un tel raffinement.

[...] Ce qui lui fait mal, ce qui le gêne, c'est d'exister comme un « fils naturel » et non comme un produit légitime ; comme un être engendré et non comme un être fabriqué ; comme un homme et non comme un instrument de la même « souche » que les autres, fonctionnant avec précision, modifiable, reproductible. [...] Voici comment ce sentiment est brièvement formulé dans les *Hymnes molussiens à l'industrie* :

Chaque jour un nouvel instrument  
toujours plus beau sort des automates.  
Nous sommes les seuls à avoir été ratés,  
les seuls à avoir été créés obsolètes.

Conçus et dépassés  
bien trop tôt pour d'obscures raisons,  
nous sommes là, alors qu'il est déjà trop tard,  
inadaptés dans ce monde.

*Ibid.*, p. 37-41.

5. *Un exemple d'auto-réification : le make-up.* — [Les *girls* se sentent assez soignées et croient pouvoir ne plus avoir honte] quand elles se sont transformées (pour autant que la matière première de leurs membres et de leur visage le permet) en *choses*, en objets décoratifs, en produits finis. Il est « impossible » de paraître en public en ayant les ongles des mains « nus » : leurs ongles ne sont prêts pour le salon, le bureau et même la cuisine que s'ils sont élevés à un « rang égal » à celui des instruments que leurs mains doivent manipuler ; s'ils présentent la même « finition » froide et lisse que les choses ; s'ils peuvent *renier leur passé organique*. [...] Alors que la parure cherche à améliorer la beauté du corps vivant, le *make-up* cherche à lui donner la beauté des choses fabriquées.

*Ibid.*, p. 47.

6. *Seconde infériorité de l'homme (après le « mauvais moulage ») : il est périssable. Il est exclu de la « réincarnation industrielle ». Son « malaise de la singularité ».* — L'expérience de ne pas être une marchandise de série agit sur lui comme un *memento mori* (« Souviens-toi que tu vas mourir »). [...] Voici maintenant un fait qui établira de façon définitive comment ce sentiment de handicap, ce « malaise de la singularité » s'est généralisé : ce fait, c'est la passion des images aujourd'hui dominante, l'« iconomanie ».

[...] Il existe une description utopique, faite par un reporter extra-terrestre venu de la Lune, dans laquelle le monde des hommes est considéré comme étant avant tout un « réservoir d'images possibles ». « Je serais même tenté de croire parfois qu'il se réduit à cette seule fonction. Le rôle des images y est en tout cas si important que si je m'imagine le monde vidé de ses milliards d'images (les photos, les films, les fantômes de la télévision et les affiches), il ne reste plus qu'un pur néant. » [...] Les stars de cinémas sont des modèles que nous envions. *La couronne que nous leur tressons célèbre leur entrée victorieuse dans la sphère des produits de série que nous reconnaissons comme « ontologiquement supérieur ».* [...] En un certain sens, la star de cinéma est déjà « immortelle de son vivant » (« Garbo, l'immortelle ») et échappe au destin qui attend tous les êtres de chair : comme la plupart de ses *pictures* donnent à voir la version éternisée de sa jeunesse proprement divine et exempte de toute ride (qui est la seule version commercialement intéressante), elle est toujours plus jeune qu'elle-même. Quant au destin que suit sa véritable chair, c'est un processus occulte sans le moindre intérêt, et le mieux est encore d'en avoir honte. [...] Il est indiscutable que le visage est devenu aujourd'hui un résidu, une pièce obsolète.

*Ibid.*, p. 74-77.

### **Le monde comme fantôme et comme matrice**

8. *L'ermite de masse.* — Maintenant, ils sont assis à des millions d'exemplaires, séparés mais pourtant identiques, enfermés dans leur cage tels des ermites – non pas pour fuir le monde,

mais plutôt pour ne jamais, jamais manquer la moindre bribe du monde *en effigie*. *Ibid.*, p. 121.

9. *La vie de famille est détruite*. — Ce que la télévision représente et incarne, c'est précisément le décentrement de la famille, son excentration. Elle est *la négation de la table familiale*. Elle ne fournit plus un point de convergence à la famille mais le remplace par un *point de fuite*. [...] S'ils le partagent, c'est seulement avec ces millions de « solistes de la consommation de masse » qui, comme eux et en même temps qu'eux, ont les yeux fixés sur leur écran. *La famille est désormais structurée comme un public en miniature, le salon familial est devenu une salle de spectacle en miniature, et la salle de cinéma est devenu le modèle du foyer*.

*Ibid.*, p. 124-125.

10. *En nous retirant la parole, les postes de radio et de télévision nous traitent comme des enfants et comme des serfs*. — Ceux qui sont assis devant l'écran de télévision ne se parlent plus que par hasard – pour autant qu'ils le veulent ou le peuvent encore. Cela vaut désormais également pour les auditeurs de la radio. Eux non plus ne se parlent plus que par mégarde. [...] Puisque la parole leur est désormais garantie, livrée toute prête et instillée goutte à goutte dans l'oreille, ils ont cessé d'être des animaux doués du *logos*...

*Ibid.*, p. 125-127.

11. *Familiarisation et distanciation*. — En fait, elles travaillent ensemble comme deux mains qui coopèrent harmonieusement : *sur les blessures de l'aliénation que l'une des mains provoque, l'autre verse le baume de la familiarité*. — *Ibid.*, p. 146.

12. *Le monde comme fantôme*. — Ce ne sont pas de simples images que nous recevons. Mais nous ne sommes pas non plus en présence du réel. La question de sa présence ou de son absence est effectivement sans objet [...] parce que la situation créée par la retransmission se caractérise par son *ambiguïté ontologique* ; parce que les événements retransmis sont en même temps présents *et* absents, sont en même temps réels *et* apparents, sont là *et*, en même temps, ne sont pas là ; bref, parce qu'ils sont des fantômes. [...]

[La télévision élargit-elle notre horizon ?] Elle achève bien plutôt de le brouiller notre horizon, au point que nous ne connaissons plus le véritable présent, et que nous n'accordons plus à ce qui nous arrive et devrait vraiment nous concerner que ce semblant d'intérêt que nous avons appris à accorder au semblant de présent qu'on nous livre à domicile.

Je connais aux Etats-Unis un certain nombre de vieilles dames dont l'entourage – donc le « monde » – se compose exclusivement d'êtres fictifs. Elles s'impliquent si vivement dans les péripéties traversées par ces êtres que, lorsqu'un membre de cette famille fantôme meurt ou se fiance, elles en perdent le sommeil. [...]

« *How is Walt ?* » (« Comment va Walt ? »), demanda-t-on un jour à l'une de ces malheureuses. « Prisonnier de guerre en Allemagne », répondit-elle sans hésiter. Celui qui avait posé la question en fut décontenancé. « En Allemagne ? Mais je croyais qu'il était dans le Pacifique. » — « Ah, vous voulez parler de *mon* Walt ! Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ? Je croyais que vous parliez de Walt. » Personnage du soap-opera *Porcia faces life*, « Walt » était connu dans tout le pays : il était devenu, en quelque sorte, un parent de chaque auditeur. — *Ibid.*, p. 153, 156 et 167.

13. *Les news*. — Ce qui apparaît à l'écran, même si cela semble apparemment représenter le candidat au Sénat Smith (appelons le S) dans son entier, c'est exclusivement le fait qu'il est ou prétend être une « *pleasing personality* » (appelons p cette qualité) : « S est donc exclusivement p » – ce qui signifie que p a pris la place de S. Ce qu'on nous donne à voir [...], c'est donc « un sujet qui s'épuise dans son prédicat ». [...]

*Le jugement transformé en image renonce à sa forme de jugement afin de faire croire au consommateur qu'on ne veut rien lui faire croire. [...]*

Ce procédé, bien que très commun, est, philosophiquement parlant, absolument remarquable. Il constitue une inversion de l'ordre normal des choses. Alors qu'habituellement, en principe, la nouvelle succède au fait qu'elle annonce et s'oriente sur lui, le fait s'oriente ici sur la nouvelle. Le primat est accordé à la proposition que l'on veut faire passer : « *Senator Smith is a pleasing personality* »...

[...] Tout fantôme n'est pas une *réclame*, objectera-t-on. Il n'en reste pas moins que tous les fantômes, puisqu'ils sont livrés à domicile, sont des *marchandises*. C'est là ce qui est décisif. Car *c'est en tant que marchandises qu'ils sont des jugements*. [...] Toute marchandise, pour autant qu'elle est exposée à en vitrine et s'offre à la vente – et c'est seulement ainsi, seulement en tant qu'elle est une marchandise –, est déjà *son propre jugement critique et sa propre apologie*. — *Ibid.* p. 184-185.

14. *Le dividu*. — La tentative la plus modeste et la plus innocente visant à associer des éléments cohérents est désormais considéré comme le signe d'une parfaite arrogance. *Il est aujourd'hui normal de livrer simultanément des éléments totalement disparates*, non seulement pour ce qui est de matériaux, mais aussi de l'ambiance ; non seulement de l'ambiance, mais du niveau culturel : *personne ne s'étonne aujourd'hui de prendre son petit déjeuner en regardant un cartoon où l'on enfonce un couteau dans le torse suggestivement bombé de la fille de la jungle pendant qu'on lui instille dans les oreilles les triolets de la Sonate au clair de lune*. [...] Jusqu'à maintenant, la critique de la culture n'a voulu voir la destruction de l'homme que dans sa standardisation, c'est-à-dire dans le fait qu'il n'était plus laissé à l'individu, devenu un être de série, qu'une individualité numérique. Aujourd'hui, même cette individualité numérique est perdue. Le résultat de la division est à son tour « divisé ». *L'individu a été transformé en un « dividu »*, il est désormais une pluralité de fonctions. La destruction de l'homme ne peut aller plus loin. L'homme ne peut manifestement pas devenir plus inhumain. — *Ibid.*, p. 163-164.

15. *La matrice*. — Nous sommes donc assis. Un morceau du monde vient de se prendre dans notre toile. Il est à nous.

Mais ce qui est venu se prendre dans notre toile n'y est pas arrivé par hasard. On nous l'a jeté. Et ce qu'on nous a jeté n'était pas un morceau du monde, mais un fantôme. Ce fantôme, pour sa part, n'était pas une copie du monde mais ce qu'avait imprimé une matrice. Cette impression, à son tour, n'est *nôtre* que parce qu'elle doit maintenant nous servir de matrice, parce que nous devons nous refaire à son image. — *Ibid.*, p. 220.